

PAUL VALÉRY

*Monsieur  
Teste*

L'IMAGINAIRE  
  
GALLIMARD

---

Paul Valéry

Monsieur  
Teste

Gallimard

---

## PRÉFACE

Ce personnage de fantaisie dont je devins l'auteur au temps d'une jeunesse demi littéraire, à demi sauvage ou... intérieure, a vécu, semble-t-il, depuis cette époque effacée, d'une certaine vie, - que ses réticences plus que ses aveux ont induit quelques lecteurs à lui prêter<sup>1</sup>.

Teste fut engendré, - dans une chambre où Auguste Comte a passé ses premières années, - pendant une ère d'ivresse de ma volonté et parmi d'étranges excès de conscience de soi.

J'étais affecté du mal aigu de la précision. Je tendais à l'extrême du désir insensé de comprendre, et je cherchais en moi les points critiques de ma faculté d'attention.

Je faisais donc ce que je pouvais pour augmenter un peu les durées de quelques pensées. Tout ce qui m'était facile m'était indifférent et presque ennemi. L'impression de l'effort me semblait devoir être recherchée, et je ne prisais pas les heureux résultats qui ne sont que les fruits naturels de nos vertus natives. C'est dire que les résultats en général, - et par conséquent, les œuvres, - m'importaient beaucoup moins que l'énergie de l'ouvrier, - substance des choses qu'il espère. Ceci prouve que la théologie se retrouve un peu partout.

Je suspectais la littérature, et jusqu'aux travaux assez précis de la poésie. L'acte d'écrire demande toujours un certain « sacrifice de l'intellect ». On sait bien, par exemple, que les conditions de la lecture littéraire sont incompatibles avec une précision excessive du langage. L'intellect volontiers exigerait du langage commun des perfections et des puretés qui ne sont pas en sa puissance. Mais rares sont les lecteurs qui ne prennent leur plaisir que l'esprit tendu. Nous ne gagnons les attentions qu'à la faveur de quelque amusement ; et cette espèce d'attention est passive.

Il me semblait indigne, d'ailleurs, de partir mon ambition entre le souci d'un effort à produire sur les autres, et la passion de me connaître et reconnaître tel que j'étais sans omissions, sans simulations, ni complaisances.

Je rejetais non seulement les Lettres, mais encore la Philosophie presque toute entière, parmi les Choses Vagues et les Choses Impures auxquelles je me refusais de tout mon cœur. Les objets traditionnels de la spéculation m'excitaient :

malaisément que je m'étonnais des philosophes ou de moi-même. Je n'avais pas compris que les problèmes les plus relevés ne s'imposent guère, et qu'ils empruntent beaucoup de leur prestige et de leurs attraits à certaines conventions qu'il faut connaître et recevoir pour entrer chez les philosophes. La jeunesse est un temps pendant lequel les conventions sont, et doivent être, mal comprises : elles sont aveuglément combattues, ou aveuglément obéies. On ne peut pas concevoir, dans les commencements de la vie réfléchie, que seules les décisions arbitraires permettent à l'homme de fonder quoi que ce soit : langage, sociétés, connaissances, œuvres de l'art. Quant à moi, je le concevais si mal que je m'étais fait une règle de tenir secrètement pour nulles ou méprisables toutes les opinions et coutumes d'esprit qui naissent de la vie en commun et de nos relations extérieures avec les autres hommes, et qui s'évanouissent dans la solitude volontaire. Et même je ne pouvais songer qu'avec dégoût à toutes les idées et à tous les sentiments qui ne sont engendrés ou remués dans l'homme que par ses maux et par ses craintes, ses espoirs et ses terreurs ; et non librement par ses pures observations sur les choses en soi-même.

J'essayais donc de me réduire à mes propriétés réelles. J'avais peu de confiance dans mes moyens, et je trouvais en moi sans nulle peine tout ce qu'il fallait pour me haïr ; mais j'étais fort de mon désir infini de netteté, de mon mépris des convictions et des idoles, de mon dégoût de la facilité et de mon sentiment de mes limites. J'm'étais fait une île intérieure que je perdais mon temps à reconnaître et à fortifier...

M. Teste est né quelque jour d'un souvenir récent de ces états.

C'est en quoi il me ressemble d'aussi près qu'un enfant semé par quelqu'un dans un moment de profonde altération de son être ressemble à ce père hors de soi-même.

Il arrive, peut-être, que l'on abandonne de temps à autre à la vie la créature exceptionnelle d'un moment exceptionnel. Il n'est pas impossible, après tout, que la singularité de certains hommes, leurs valeurs d'écart, bonnes ou mauvaises, soient dues quelquefois à l'état instantané de leurs générateurs. Il se peut que l'instabilité ainsi se transmette et se donne quelque carrière. N'est-ce point là, d'ailleurs, dans l'ordre de l'esprit, la fonction de nos œuvres, l'acte du talent, l'objet même du travail, et, en somme, l'essence du bizarre instinct de faire survivre à soi ce que l'on obtint de plus rare ?

Revenant à M. Teste, et observant que l'existence d'un type de cette espèce ne pourrait se prolonger dans le réel pendant plus de quelques quarts d'heure, je dis que le problème de cette existence et de sa durée suffit à lui donner une sorte de

vie. Ce problème est un germe. Un germe vit ; mais il en est qui ne sauraient se développer. Ceux-ci essayent de vivre, forment des monstres, et les monstres meurent. En vérité, nous ne les connaissons qu'à cette propriété remarquable de ne pouvoir durer. Anormaux sont les êtres qui ont un peu moins d'avenir que les normaux. Ils sont semblables à bien des pensées qui contiennent des contradictions cachées. Elles se produisent à l'esprit, paraissent justes et fécondes, mais leurs conséquences les ruinent, et leur présence bientôt leur est funeste.

- Qui sait si la plupart de ces pensées prodigieuses sur lesquelles tant de grands hommes, et une infinité de petits, ont pâli depuis des siècles, ne sont point de ces monstres psychologiques, - des Idées Monstres, - enfantés par l'exercice naïf de nos facultés interrogeantes que nous appliquons un peu partout, - sans nous aviser que nous ne devons raisonnablement questionner que ce qui peut véritablement nous répondre ?

Mais les monstres de chair rapidement périssent. Toutefois ils ont existé quelque peu. Rien de plus instructif que de méditer sur leur destin.

Pourquoi M. Teste est-il impossible ? - C'est son âme que cette question. Elle veut change en M. Teste. Car il n'est point autre que le démon même de la possibilité. Il se soucie de l'ensemble de ce qu'il peut le domine. Il s'observe, il manœuvre, il ne veut pas se laisser manœuvrer. Il ne connaît que deux valeurs, deux catégories, qui sont celles de la conscience réduite à ses actes : le possible et l'impossible. Dans cette étrange cervelle, où la philosophie a peu de crédit, où le langage est toujours en accusation, il n'est guère de pensée qui ne s'accompagne du sentiment qu'elle est provisoire ; il ne subsiste guère que l'attente et l'exécution d'opérations définies. Sa vie intense et brève se dépense à surveiller le mécanisme par lequel les relations du connu et de l'inconnu sont instituées et organisées. Même, elle applique ses puissances obscures et transcendantes à feindre obstinément les propriétés d'un système isolé où l'infini ne figure point.

Donner quelque idée d'un tel monstre, en peindre les dehors et les mœurs, esquisser du moins un Hippogriffe, une Chimère de la mythologie intellectuelle, exige, - et donc excuse, - l'emploi, sinon la création, d'un langage forcé, parfois énergiquement abstrait. Il y faut également de la familiarité et jusqu'à quelques traces de cette vulgarité ou trivialité que nous nous permettons avec nous-même. Nous ne gardons pas de ménagements avec celui qui est en nous.

Le texte assujetti à ces conditions très particulières n'est certainement pas d'une lecture trop aisée dans l'original. Davantage doit-il présenter à qui veut transporter dans une langue étrangère des difficultés presque insurmontables...

---

---

1. Cette préface a été écrite pour la deuxième traduction en anglais de La soirée avec Monsieur Teste.

---

La soirée  
avec Monsieur Teste

La bêtise n'est pas mon fort. J'ai vu beaucoup d'individus ; j'ai visité quelques nations ; j'ai pris ma part d'entreprises diverses sans les aimer ; j'ai mangé presque tous les jours ; j'ai touché à des femmes. Je revois maintenant quelques centaines de visages, deux ou trois grands spectacles, et peut-être la substance de vingt livres. J'en ai pas retenu le meilleur ni le pire de ces choses : est resté ce qui l'a pu.

Cette arithmétique m'épargne de m'étonner de vieillir. Je pourrais aussi faire le compte des moments victorieux de mon esprit, et les imaginer unis et soudés composant une vie heureuse... Mais je crois m'être toujours bien jugé. Je me suis rarement perdu de vue ; je me suis détesté, je me suis adoré ; - puis, nous avons vieilli ensemble.

Souvent, j'ai supposé que tout était fini pour moi, et je me terminais de toutes mes forces, anxieux d'épuiser, d'éclairer quelque situation douloureuse. Cela m'a fait connaître que nous apprécions notre propre pensée beaucoup trop d'après l'expression de celle des autres ! Dès lors, les milliards de mots qui ont bourdonné à mes oreilles m'ont rarement ébranlé par ce qu'on voulait leur faire dire ; et tous ceux que j'ai moi-même prononcés à autrui, je les ai sentis se distinguer toujours de ma pensée, - car ils devenaient invariables.

Si j'avais décidé comme la plupart des hommes, non seulement je me serais cru leur supérieur, mais je l'aurais paru. Je me suis préféré. Ce qu'ils nomment un être supérieur est un être qui s'est trompé. Pour s'étonner de lui, il faut le voir, - et pour être vu il faut qu'il se montre. Et il me montre que la niaise manie de son nom qu'il possède. Ainsi, chaque grand homme est taché d'une erreur. Chaque esprit qu'on trouve puissant commence par la faute qui le fait connaître. En échange de son pourboire public, il donne le temps qu'il faut pour se rendre perceptible, l'énergie dissipée à se transmettre et à préparer la satisfaction étrangère. Il va jusqu'à comparer les jeux informes de la gloire à la joie de se sentir unique - grande volupté particulière.

J'ai rêvé alors que les têtes les plus fortes, les inventeurs les plus sagaces, les connaisseurs le plus exactement de la pensée devaient être des inconnus, des hommes avarés, des hommes qui meurent sans avouer. Leur existence m'était révélée par celle même des individus éclatants, un peu moins solides.

L'induction était si facile que j'en voyais la formation à chaque instant. Il suffisait d'imaginer les grands hommes ordinaires, purs de leur première erreur, ou c



s'appuyer sur cette erreur même pour concevoir un degré de conscience plus élevé, un sentiment de la liberté d'esprit moins grossier. Une opération aussi simple m'aurait livré des étendues curieuses, comme si j'étais descendu dans la mer. Perdu dans l'éclat des découvertes publiées, mais à côté des inventions méconnues que le commerce, la peur, l'ennui, la misère commettent chaque jour, je croyais distinguer des chefs-d'œuvre intérieurs. Je m'amusais à éteindre l'histoire connue sous le nom d'Annales de l'anonymat.

C'étaient, invisibles dans leurs vies limpides, des solitaires qui savaient avant tout leur monde. Ils me semblaient doubler, tripler, multiplier dans l'obscurité chaque personne célèbre, – eux, avec le dédain de livrer leurs chances et leurs résultats particuliers. Ils auraient refusé, à mon sentiment, de se considérer comme autre chose que des choses...

Ces idées me venaient pendant l'octobre de 93, dans les instants de loisir où la pensée se joue seulement à exister.

Je commençais de n'y plus songer, quand je fis la connaissance de M. Teste. (Je pense maintenant aux traces qu'un homme laisse dans le petit espace où il se meut chaque jour.) Avant de me lier avec M. Teste, j'étais attiré par ses allures particulières. J'ai étudié ses yeux, ses vêtements, ses moindres paroles sourdes au garçon du café où je le voyais. Je me demandais s'il se sentait observé. Je détournais vivement mon regard du sien, pour surprendre le sien me suivre. Je prenais les journaux qu'il venait de lire, je recommençais mentalement les sobres gestes qui lui échappaient ; je notais que personne ne faisait attention à lui.

Je n'avais plus rien de ce genre à apprendre lorsque nous entrâmes en relation. Je ne l'ai jamais vu que la nuit. Une fois dans une sorte de b... ; souvent au théâtre. On m'a dit qu'il vivait de médiocres opérations hebdomadaires à la Bourse. Il prenait ses repas dans un petit restaurant de la rue Vivienne. Là, il mangeait comme on se purge, avec le même entrain. Parfois, il s'accordait ailleurs un repas lent et fin.

M. Teste avait peut-être quarante ans. Sa parole était extraordinairement rapide et sa voix sourde. Tout s'effaçait en lui, les yeux, les mains. Il avait pourtant les épaules militaires, et le pas d'une régularité qui étonnait. Quand il parlait, il ne levait jamais un bras ni un doigt : il avait tué la marionnette. Il ne souriait pas, ne disait ni bonjour ni bonsoir ; il semblait ne pas entendre le « Comment allez-vous ? »

Sa mémoire me donna beaucoup à penser. Les traits par lesquels j'en pouvais juger me firent imaginer une gymnastique intellectuelle sans exemple. Ce n'était pas chez lui une faculté excessive, – c'était une faculté éduquée ou transformée. Voici ses propres paroles : « Il y a vingt ans que je n'ai plus de livres. J'ai brûlé mes papiers aussi. Je rature le vif... Je retiens ce que je veux. Mais le difficile n'est pas là

Il est de retenir ce dont je voudrai demain !... J'ai cherché un crible machinal... »

À force d'y penser, j'ai fini par croire que M. Teste était arrivé à découvrir des lois de l'esprit que nous ignorons. Sûrement, il avait dû consacrer des années à cette recherche : plus sûrement, des années encore, et beaucoup d'autres années avaient été disposées pour mûrir ses inventions et pour en faire ses instincts. Trouver n'est rien. Le difficile est de s'ajouter ce qu'on trouve.

L'art délicat de la durée, le temps, sa distribution et son régime, – sa dépense des choses bien choisies, pour les nourrir spécialement, – était une des grandes recherches de M. Teste. Il veillait à la répétition de certaines idées ; il les arrosait d'un nombre. Ceci lui servait à rendre finalement machinale l'application de ses études conscientes. Il cherchait même à résumer ce travail. Il disait souvent « Maturare !... »

Certainement sa mémoire singulière devait presque uniquement lui retenir cette partie de nos impressions que notre imagination toute seule est impuissante à construire. Si nous imaginons un voyage en ballon, nous pouvons avec sagacité et avec puissance, produire beaucoup de sensations probables d'un aéronaute ; mais il restera toujours quelque chose d'individuel à l'ascension réelle, dont la différence avec notre rêverie exprime la valeur des méthodes d'un Edmond Teste.

Cet homme avait connu de bonne heure l'importance de ce qu'on pourra nommer la plasticité humaine. Il en avait cherché les limites et le mécanisme. Combien il avait dû rêver à sa propre malléabilité !

J'entrevois des sentiments qui me faisaient frémir, une terrible obstination dans des expériences enivrantes. Il était l'être absorbé dans sa variation, celui qui devient son système, celui qui se livre tout entier à la discipline effrayante de l'esprit libre, et qui fait tuer ses joies par ses joies, la plus faible par la plus forte, – la plus douce, la temporelle, celle de l'instant et de l'heure commencée, par la fondamentale – par l'espoir de la fondamentale.

Et je sentais qu'il était le maître de sa pensée : j'écris là cette absurdité. L'expression d'un sentiment est toujours absurde.

M. Teste n'avait pas d'opinions. Je crois qu'il se passionnait à son gré, et pouvait atteindre un but défini. Qu'avait-il fait de sa personnalité ? Comment se voyait-il ? Jamais il ne riait, jamais un air de malheur sur son visage. Il haïssait la mélancolie.

Il parlait, et on se sentait dans son idée, confondu avec les choses : on se sentait reculé, mêlé aux maisons, aux grandeurs de l'espace, au coloris remué de la rue, aux coins... Et les paroles le plus adroitement touchantes, – celles même qui font leur auteur plus près de nous qu'aucun autre homme, celles qui font croire que le muet éternel entre les esprits tombe, – pouvaient venir à lui... Il savait admirablement

qu'elles auraient ému tout autre. Il parlait, et sans pouvoir préciser les motifs de l'étendue de la proscription, on constatait qu'un grand nombre de mots étaient bannis de son discours. Ceux dont il se servait étaient parfois si curieusement tenus par sa voix ou éclairés par sa phrase que leur poids était altéré, leur valeur nouvelle. Parfois ils perdaient tout leur sens, ils paraissaient remplir uniquement une place vide dont le terme destinataire était douteux encore ou imprévu par la langue. Je l'ai entendu désigner un objet matériel par un groupe de mots abstraits et de noms propres.

À ce qu'il disait, il n'y avait rien à répondre. Il tuait l'assentiment poli. On prolongeait les conversations par des bonds qui ne l'étonnaient pas.

Si cet homme avait changé l'objet de ses méditations fermées, s'il eût tourné contre le monde la puissance régulière de son esprit, rien ne lui eût résisté. Je regrette d'en parler comme on parle de ceux dont on fait les statues. Je sens bien qu'entre le « génie » et lui, il y a une quantité de faiblesse. Lui, si véritable ! si neuf ! si pur de toute duperie et de toutes merveilles, si dur ! Mon propre enthousiasme me le gêne...

Comment ne pas en ressentir pour celui qui ne disait jamais rien de vague ? pour celui qui déclarait avec calme : « Je n'apprécie en toute chose que la facilité ou la difficulté de les connaître, de les accomplir. Je mets un soin extrême à mesurer ces degrés, et à ne pas m'attacher... Et que m'importe ce que je sais fort bien ? »

Comment ne pas s'abandonner à un être dont l'esprit paraissait transformer pour soi seul tout ce qui est, et qui opérait tout ce qui lui était proposé ? Je devinais ce esprit maniant et mêlant, faisant varier, mettant en communication, et dans l'étendue du champ de sa connaissance, pouvant couper et dévier, éclairer, glacer ceci, chauffer cela, noyer, exhausser, nommer ce qui manque de nom, oublier ce qu'il voulait, endormir ou colorer ceci et cela...

Je simplifie grossièrement des propriétés impénétrables. Je n'ose pas dire tout ce que mon objet me dit. La logique m'arrête. Mais, en moi-même, toutes les fois que se pose le problème de Teste, apparaissent de curieuses formations.

Il y a des jours où je le retrouve très nettement. Il se représente à mon souvenir, côté de moi. Je respire la fumée de nos cigares, je l'entends, je me méfie. Parfois, la lecture d'un journal me fait me heurter à sa pensée, quand un événement maintenant la justifie. Et je tente encore quelques-unes de ces expériences illusoire qui me délectaient à l'époque de nos soirées. C'est-à-dire que je me figure faisant ce que je ne lui ai pas vu faire. Que devient M. Teste souffrant ? - Amoureux, comment raisonne-t-il ? - Peut-il être triste ? - De qui aurait-il peur ? - Qu'est-ce qui le ferait trembler ? -... Je cherchais. Je maintenant

entière l'image de l'homme rigoureux, je tâchais de la faire répondre à mes questions... Elle s'altérait.

Il aime, il souffre, il s'ennuie. Tout le monde s'imite. Mais, au soupir, au gémissement élémentaire, je veux qu'il mêle les règles et les figures de tout son esprit.

Ce soir, il y a précisément deux ans et trois mois que j'étais avec lui au théâtre dans une loge prêtée. J'y ai songé tout aujourd'hui.

Je le revois debout avec la colonne d'or de l'Opéra ; ensemble.

Il ne regardait que la salle. Il aspirait la grande bouffée brûlante, au bord du trou. Il était rouge.

Une immense fille de cuivre nous séparait d'un groupe murmurant au-delà de l'éblouissement. Au fond de la vapeur, brillait un morceau nu de femme, doux comme un caillou. Beaucoup d'éventails indépendants vivaient sur le monde sombre et clair, écumant jusqu'aux feux du haut. Mon regard épelait mille petites figures, tombait sur une tête triste, courait sur des bras, sur les gens, et enfin se brûlait.

Chacun était à sa place, libre d'un petit mouvement. Je goûtais le système de classification, la simplicité presque théorique de l'assemblée, l'ordre social. J'avais une sensation délicate que tout ce qui respirait dans ce cube allait suivre ses lois, flamber de rires par grands cercles, s'émouvoir par plaques, ressentir par masses des choses intimes, - uniques, - des remuements secrets, s'élever à l'inavouable. J'errais sur ces étages d'hommes, de ligne en ligne, par orbites, avec la fantaisie de joindre idéalement entre eux tous ceux ayant la même maladie, ou la même théorie, ou le même vice... Une musique nous touchait tous, abondait, puis devenait toute petite.

Elle disparut. M. Teste murmurait : « On n'est beau, on n'est extraordinaire que pour les autres ! Ils sont mangés par les autres ! »

Le dernier mot sortit du silence que faisait l'orchestre. Teste respira.

Sa face enflammée où soufflaient la chaleur et la couleur, ses larges épaules, son être noir mordoré par les lumières, la forme de tout son bloc vêtu, étayé par sa grosse colonne, me reprirent. Il ne perdait pas un atome de tout ce qui devenait sensible, à chaque instant, dans cette grandeur rouge et or.

Je regardai ce crâne qui faisait connaissance avec les angles du chapiteau, cette main droite qui se rafraîchissait aux dorures ; et, dans l'ombre de pourpre, les grands pieds. Des lointains de la salle, ses yeux vinrent vers moi ; sa bouche dit : « La discipline n'est pas mauvaise... C'est un petit commencement... »

Je ne savais répondre. Il dit de sa voix basse et vite : « Qu'ils jouissent et obéissent ! »

Il fixa longuement un jeune homme placé en face de nous, puis une dame, puis tout un groupe dans les galeries supérieures, – qui débordait du balcon par cinq ou six visages brûlants, – et puis tout le monde, tout le théâtre, plein comme les cieux ardent, fasciné par la scène que nous ne voyions pas. La stupidité de tous les autres nous révélait qu'il se passait n'importe quoi de sublime. Nous regardions se mourir le jour que faisaient toutes les figures dans la salle. Et quand il fut très bas, quand la lumière ne rayonna plus, il ne resta que la vaste phosphorescence de ces mille figures. J'éprouvais que ce crépuscule faisait tous ces êtres passifs. Leur attention et l'obscurité croissantes formaient un équilibre continu. J'étais moi-même attentif forcément, – à toute cette attention.

M. Teste dit : « Le suprême les simplifie. Je parie qu'ils pensent tous, de plus en plus, vers la même chose. Ils seront égaux devant la crise ou limite commune. D'ailleurs, la loi n'est pas si simple... puisqu'elle me néglige, – et – je suis ici. »

Il ajouta : « L'éclairage les tient. »

Je dis en riant : « Vous aussi ? »

Il répondit : « Vous aussi. »

– « Quel dramaturge vous feriez ! lui dis-je, vous semblez surveiller quelque expérience créée aux confins de toutes les sciences ! Je voudrais voir un théâtre inspiré de vos méditations... »

Il dit : « Personne ne médite. »

L'applaudissement et la lumière complète nous chassèrent. Nous circulâmes, nous descendîmes. Les passants semblaient en liberté. M. Teste se plaignit légèrement de la fraîcheur de minuit. Il fit allusion à d'anciennes douleurs.

Nous marchions, et il lui échappait des phrases presque incohérentes. Malgré mes efforts, je ne suivais ses paroles qu'à grand-peine, me bornant enfin à les retenir. L'incohérence d'un discours dépend de celui qui l'écoute. L'esprit me paraît ainsi fait qu'il ne peut être incohérent pour soi-même. Aussi me suis-je gardé de classer Teste parmi les fous. D'ailleurs, j'apercevais vaguement le lien de ses idées, je n'y remarquais aucune contradiction ; – et puis, j'aurais redouté une solution trop simple.

Nous allions dans les rues adoucies par la nuit, nous tournions à des angles, dans le vide, trouvant d'instinct notre voie, – plus large, plus étroite, plus large. Son pas militaire se soumettait le mien...

– « Pourtant, répondis-je, comment se soustraire à une musique si puissante ! »

pourquoi ? J'y trouve une ivresse particulière, dois-je la dédaigner ? J'y trouve l'illusion d'un travail immense, qui, tout à coup me deviendrait possible... Elle me donne des sensations abstraites, des figures délicieuses de tout ce que j'aime, - de changement, du mouvement, du mélange, du flux, de la transformation... Nierez-vous qu'il y ait des choses anesthésiques ? Des arbres qui saoulent, des hommes qui donnent de la force, des filles qui paralysent, des ciels qui coupent la parole ? »

M. Teste reprit assez haut :

- « Eh ! Monsieur ! que m'importe le "talent" de vos arbres - et des autres !... Je suis chez MOI, je parle ma langue, je hais les choses extraordinaires. C'est le besoin des esprits faibles. Croyez-moi à la lettre : le génie est facile, la divinité est facile... Je veux dire simplement - que je sais comment cela se conçoit. C'est facile.

« Autrefois, - il y a bien vingt ans, - toute chose au-dessus de l'ordinaire accomplie par un autre homme m'était une défaite personnelle. Dans le passé, je ne voyais qu'idées volées à moi ! Quelle bêtise !... Dire que notre propre image ne nous est pas indifférente ! Dans les combats imaginaires, nous la traitons trop bien ou trop mal !... »

Il toussa. Il se dit : « Que peut un homme ?... Que peut un homme !... » Il me dit : « Vous connaissez un homme sachant qu'il ne sait ce qu'il dit ! »

Nous étions à sa porte. Il me pria de venir fumer un cigare chez lui.

Au haut de la maison, nous entrâmes dans un très petit appartement « garni ». Je ne vis pas un livre. Rien n'indiquait le travail traditionnel devant une table, sous une lampe, au milieu de papiers et de plumes. Dans la chambre verdâtre qui sentait la menthe, il n'y avait autour de la bougie que le morne mobilier abstrait, - le lit, la pendule, l'armoire à glace, deux fauteuils - comme des êtres de raison. Sur la cheminée, quelques journaux, une douzaine de cartes de visite couvertes de chiffres, et un flacon pharmaceutique. Je n'ai jamais eu plus fortement l'impression d'être dans un quelconque. C'était le logis quelconque, analogue au point quelconque de la géométrie, théorèmes, - et peut-être aussi utile. Mon hôte existait dans l'intérieur le plus général. Je songeai aux heures qu'il faisait dans ce fauteuil. J'eus peur de l'infiniment grande tristesse possible dans ce lieu pur et banal. J'ai vécu dans de telles chambres, je n'ai jamais pu les croire définitives, sans horreur.

M. Teste parla de l'argent. Je ne sais pas reproduire son éloquence spéciale : elle me semblait moins précise que d'ordinaire. La fatigue, le silence qui se fortifiait avec l'heure, les cigares amers, l'abandon nocturne semblaient l'atteindre. J'entends sa voix baissée et ralentie qui faisait danser la flamme de l'unique bougie brûlant entre nous, à mesure qu'il citait de très grands nombres, avec lassitude. Huit cent dix millions soixante-quinze mille cinq cent cinquante... J'écoutais cette musique inouïe

sans suivre le calcul. Il me communiquait le tremblement de la Bourse, et les longues suites de noms de nombres me prenaient comme une poésie. Il rapprochait les événements, les phénomènes industriels, le goût public et les passions, les chiffres encore, les uns des autres. Il disait : « L'or est comme l'esprit de la société. »

Tout à coup, il se tut. Il souffrit.

J'examinai de nouveau la chambre froide, la nullité du meuble, pour ne pas regarder. Il prit sa fiole et but. Je me levai pour partir.

- « Restez encore, dit-il, vous ne vous ennuyez pas. Je vais me mettre au lit. Dans peu d'instant, je dormirai. Vous prendrez la bougie pour descendre. »

Il se dévêtit tranquillement. Son corps sec se baigna dans les draps et fit le mort. Ensuite il se tourna, et s'enfonça davantage dans le lit trop court.

Il me dit en souriant : « Je fais la planche. Je flotte !... Je sens un roulement imperceptible dessous, - un mouvement immense ? Je dors une heure ou deux tout au plus, moi qui adore la navigation de la nuit. Souvent je ne distingue plus ma pensée d'avant le sommeil. Je ne sais pas si j'ai dormi. Autrefois, en m'assoupissant je pensais à tous ceux qui m'avaient fait plaisir, figures, choses, minutes. Je leur faisais venir pour que la pensée fût aussi douce que possible, facile comme le lit... ] Je suis vieux. Je puis vous montrer que je me sens vieux... Rappelez-vous ! - Quand on est enfant on se découvre, on découvre lentement l'espace de son corps, on exprime la particularité de son corps par une série d'efforts, je suppose ? On se tord et on se trouve ou on se retrouve, et on s'étonne ! on touche son talon, on saisit son pied droit avec sa main gauche, on obtient le pied froid dans la paume chaude ! Maintenant, je me sais par cœur. Le cœur aussi. Bah ! toute la terre est marquée, tous les pavillons couvrent tous les territoires... Reste mon lit. J'aime ce courant de sommeil et de linge : ce linge qui se tend et se plisse, ou se froisse, - qui descend sur moi comme du sable, quand je fais le mort, - qui se caille autour de moi dans le sommeil... C'est de la mécanique bien complexe. Dans le sens de la trame ou de la chaîne, une déformation très petite... Ah ! »

Il souffrit.

- « Mais qu'avez-vous ? lui dis-je, je puis... »

- « J'ai, dit-il..., pas grand-chose. J'ai... un dixième de seconde qui se montre. Attendez... Il y a des instants où mon corps s'illumine... C'est très curieux. J'y vois tout à coup en moi... je distingue les profondeurs des couches de ma chair ; et j'ai des sens des zones de douleur, des anneaux, des pôles, des aigrettes de douleur. Voyez-vous ces figures vives ? cette géométrie de ma souffrance ? Il y a de ces éclairs qui ressemblent tout à fait à des idées. Ils font comprendre, - d'ici, jusque-là... Mais pourtant ils me laissent incertain. Incertain n'est pas le mot... Quand cela va venir

je trouve en moi quelque chose de confus ou de diffus. Il se fait dans mon être de  
endroits... brumeux, il y a des étendues qui font leur apparition. Alors, je prend  
dans ma mémoire une question, un problème quelconque... Je m'y enfonce. J  
compte des grains de sable... et, tant que je les vois... - Ma douleur grossissante m  
force à l'observer. J'y pense ! - Je n'attends que mon cri, ... et dès que je l'a  
entendu - l'objet, le terrible objet, devenant plus petit, et encore plus petit, s  
dérobe à ma vue intérieure...

« Que peut un homme ? Je combats tout, - hors la souffrance de mon corps, au  
delà d'une certaine grandeur. C'est là, pourtant, que je devrais commencer. Ça  
souffrir, c'est donner à quelque chose une attention suprême, et je suis un pe  
l'homme de l'attention... Sachez que j'avais prévu la maladie future. J'avais song  
avec précision à ce dont tout le monde est sûr. Je crois que cette vue sur une portio  
évidente de l'avenir devrait faire partie de l'éducation. Oui, j'avais prévu ce q  
commence maintenant. C'était, alors, une idée comme les autres. Ainsi, j'ai pu  
suivre. »

Il devint calme.

Il se plia sur le côté, baissa les yeux ; et, au bout d'une minute, parlait de nouvea  
Il commençait à se perdre. Sa voix n'était qu'un murmure dans l'oreiller. Sa mai  
rougissante dormait déjà.

Il disait encore : « Je pense, et cela ne gêne rien. Je suis seul. Que la solitude e  
confortable ! Rien de doux ne me pèse... La même rêverie ici que dans la cabine d  
navire, la même au café Lambert... Les bras d'une Berthe, s'ils prennent o  
l'importance, je suis volé, - comme par la douleur... Celui qui me parle, s'il ne prouv  
pas, - c'est un ennemi. J'aime mieux l'éclat du moindre fait qui se produit. Je su  
étant, et me voyant ; me voyant me voir, et ainsi de suite... Pensons de tout prè  
Bah ! on s'endort sur n'importe quel sujet... Le sommeil continue n'importe quel  
idée... »

Il ronflait doucement. Un peu plus doucement, je pris la bougie, je sortis à pas o  
loup.



---

Lettre  
de Madame Émilie Teste

---

Monsieur et ami,

Je vous rends grâces de votre envoi et de la lettre que vous avez écrite à M. Teste. Je crois bien que l'ananas et les confitures n'ont pas déplu ; je suis sûre que les cigarettes ont fait plaisir. Quant à la lettre, je mentirais si je vous en disais la moindre chose. Je l'ai lue à mon mari, et je ne l'ai guère comprise. Cependant je vous avoue que j'y ai pris une certaine délectation. Les choses abstraites ou trop élevées pour moi ne m'ennuient pas à entendre ; j'y trouve un enchantement presque musical. Il y a une belle partie de l'âme qui peut jouir sans comprendre, et qui est grande chez moi.

J'ai donc fait lecture de votre lettre à M. Teste. Il l'a écouté lire sans montrer ce qu'il en pensait, ni qu'il y pensât. Vous savez qu'il ne lit presque rien de ses yeux, dont il fait un usage étrange, et comme intérieur. Je me trompe, je veux dire : un usage particulier. Mais ce n'est pas cela du tout. Je ne sais comment m'exprimer, mettons à la fois intérieur, particulier... et universel !!! Ils sont fort beaux, ses yeux, je les aime d'être un peu plus grands que tout ce qu'il y a de visible. On ne sait jamais s'il leur échappe quoi que ce soit, ou bien, si, au contraire, le monde entier n'est pour leur est pas un simple détail de tout ce qu'ils voient, une mouche volante qui vous peut obséder, mais qui n'existe pas. Cher Monsieur, depuis que je suis mariée avec votre ami, jamais je n'ai pu m'assurer de ses regards. L'objet même qu'ils fixent est peut-être l'objet même que son esprit veut réduire à néant.

Notre vie est toujours celle que vous connaissez : la mienne, nulle et utile ; sienne, toute en habitudes et en absence. Ce n'est pas qu'il ne se réveille, et ne reparaisse, quand il veut, terriblement vivant. Je l'aime bien ainsi. Il est grand et redoutable tout à coup. La machine de ses actes monotones éclate ; son visage étincelle ; il dit des choses que bien souvent je n'entends qu'à demi, mais qui ne s'effacent plus de ma mémoire. Mais je ne veux rien vous cacher, ou presque rien : lui arrive d'être très dur. Je ne pense pas que personne puisse l'être comme lui. Il vous brise l'esprit d'un mot, et je me vois comme un vase manqué que le potier jette aux débris. Il est dur comme un ange, Monsieur. Il ne se rend pas compte de sa force : il a des paroles inattendues qui sont trop vraies, qui vous anéantissent les gens, les réveillent en pleine sottise, face à eux-mêmes, tout attrapés d'être ce qu'ils sont, et de vivre si naturellement de niaiseries. Nous vivons bien à l'aise, chacun dans son absurdité, comme poissons dans l'eau, et nous ne percevons jamais qu'un par un accident tout ce que contient de stupidités l'existence d'une personne raisonnable. Nous ne pensons jamais que ce que nous pensons nous cache ce qu'il

nous sommes. J'espère bien, Monsieur, que nous valons mieux que toutes nos pensées, et que notre plus grand mérite devant Dieu sera d'avoir essayé de nous arrêter sur quelque chose de plus solide que les babillages, même admirables, de notre esprit avec soi-même.

D'ailleurs, M. Teste n'a pas besoin de parler pour rendre à l'humilité et à une simplicité presque animale les personnes qui l'entourent. Son existence semble infirmer toutes les autres, et même ses manies font réfléchir.

Mais n'oubliez pas qu'il soit toujours difficile ni accablant. Si vous saviez Monsieur, comme il peut être tout autre !... Certes, il est dur, parfois ; mais en d'autres heures, c'est d'une exquise et surprenante douceur qu'il se pare, qu'il semble descendre des cieux. C'est un présent mystérieux et irrésistible que son sourire, et sa rare tendresse est une rose d'hiver. Toutefois, il est impossible de prévoir ni sa facilité ni ses violences. C'est une chose vaine d'en attendre la rigueur ou la faveur ; il déjoue par sa profonde distraction et par l'ordre impénétrable de ses pensées tous les calculs ordinaires que font les humains du caractère de leurs semblables. Mes prévenances, mes complaisances, mes étourderies, mes petits manquements, je ne sais jamais ce qu'ils tireront de M. Teste. Mais je vous avoue que rien ne m'attache plus à lui que cette incertitude de son humeur. Après tout, j'ai bien peur de ne point trop le comprendre, de ne point deviner chaque jour, chaque nuit, chaque moment prochain de mon passage sur la terre. Mon âme a plus de soif d'être étonnée que de toute autre chose. L'attente, le risque, un peu de doute, l'exaltent et la vivifient bien plus que ne le fait la possession du certain. Je crois que cela n'est pas bien ; mais je suis ainsi, malgré les reproches que je me fais. Je me suis confessée plus d'une fois d'avoir pensé que je préférerais croire en Dieu que de le voir dans toute sa gloire, et j'ai été blâmée. Mon confesseur m'a dit que c'était une bêtise plutôt qu'un péché.

Pardonnez-moi de vous écrire sur mon pauvre être quand vous ne souhaitez que d'apprendre quelques nouvelles de celui qui vous intéresse si vivement. Mais je suis un peu plus que le témoin de sa vie ; j'en suis une pièce et comme un organe quoique non essentiel. Mari et femme que nous sommes, nos actions sont composées par le mariage, et nos nécessités temporelles assez bien ajustées, en dépit de la différence immense et indéfinissable de nos esprits. Je suis donc obligé de vous parler incidemment de celle qui vous parle de lui. Peut-être que vous concevez assez mal quelle est ma condition auprès de M. Teste, et comment j'm'arrange de passer mes jours dans l'intimité d'un homme si original, de m'en trouver si proche et si éloignée ?

Les dames de mon âge, mes amies véritables ou apparentes, sont fort étonnées de

me voir, qui semble si bien faite pour une existence comme la leur, et femme assez agréable, point indigne d'un sort compréhensible et simple, accepter une position qu'elles ne peuvent se figurer le moins du monde dans la vie d'un tel homme dont la réputation de bizarreries les choque et les scandalise. Elles ne savent pas que le moindre adoucissement de mon cher époux est mille fois plus précieux que toutes les caresses des leurs. Qu'est-ce que leur amour qui se ressemble et se répète, qui est perdu depuis longtemps tout ce qui tient de la surprise, de l'inconnu, de l'impossible, tout ce qui fait que les moindres effleurements sont chargés de sens de risques et de puissance, que la substance d'une voix est l'unique aliment de notre âme, et qu'enfin toutes les choses sont plus belles, plus significatives, – plus lumineuses ou plus sinistres, – plus remarquables ou plus vaines, – selon le seul pressentiment de ce qui se passe dans une personne changeante qui nous est devenue mystérieusement essentielle ?

Voyez-vous, Monsieur, il faut ne pas se connaître aux délices pour les désirer et ne pas séparer de l'anxiété. Si naïve que je sois, je me doute bien de ce que perdent les voluptés d'être apprivoisées et accommodées aux habitudes domestiques. Un abandon, une possession qui se répondent, gagnent infiniment, je pense, à se préparer par l'ignorance même de leur approche. Cette suprême certitude doit jaillir d'une suprême incertitude, et se déclarer comme la catastrophe d'un certain drame dont nous serions bien en peine de retracer la marche et la conduite depuis le calme jusqu'à l'extrême menace de l'événement...

Heureusement, – ou non, – je ne suis jamais sûre, quant à moi, des sentiments de M. Teste ; et il m'importe moins de l'être que vous ne croiriez. Tout étrangement mariée que je suis, je le suis en connaissance de cause. Je savais bien que les grandes âmes ne se mettent en ménage que par accident ; ou bien, c'est pour se faire une chambre tiède où ce qu'il peut entrer de femme dans leur système de vie soit toujours saisissable et toujours enfermé. Le doux éclat d'une épaule assez pure n'est pas détestable à voir poindre entre deux pensées !... Les messieurs sont ainsi même profonds. Je ne dis point ceci pour M. Teste. Il est si étrange ! En vérité, on ne peut rien dire de lui qui ne soit inexact dans l'instant même !... Je crois qu'il a trop de suite dans les idées. Il vous égare à tout coup dans une trame qu'il est seul à savoir tisser, à rompre, à reprendre. Il prolonge en soi-même de si fragiles fils qu'ils ne résistent à leur finesse que par le secours et le concert de toute sa puissance vitale. Il les étire sur je ne sais quels gouffres personnels, et il s'aventure sans doute, assez loin du temps ordinaire, dans quelque abîme de difficultés. Je me demande ce qu'il devient ? Il est clair qu'on n'est plus soi-même dans ces contraintes. Notre humanité ne peut nous suivre vers des lumières si écartées. Son âme, sans doute, se fait un

plante singulière dont la racine, et non le feuillage, pousserait, contre nature, vers clarté !

N'est-ce point là se tendre hors du monde ? - Trouvera-t-il la vie ou la mort, l'extrémité de ses volontés attentives ? - Sera-ce Dieu, ou quelque épouvantable sensation de ne rencontrer, au plus profond de la pensée, que le pâle rayonnement de sa propre et misérable matière ?

Il faut l'avoir vu dans ces excès d'absence ! Alors sa physionomie s'altère, - s'efface !... Un peu plus de cette absorption, et je suis sûre qu'il se rendra invisible !...

Mais, Monsieur, quand il me revient de la profondeur ! Il a l'air de me découvrir comme une terre nouvelle ! Je lui apparais inconnue, neuve, nécessaire. Il me saisit aveuglément dans ses bras, comme si j'étais un rocher de vie et de présence réelle où ce grand génie incommunicable se heurterait, toucherait, tout à coup s'accrocherait, après tant d'inhumains silences monstrueux ! Il retombe sur moi comme si j'étais la terre même : Il se réveille en moi, il se retrouve en moi, quel bonheur !

Sa tête est lourde sur ma face ; et de toute la force de ses nerfs je suis la proie. Il a une vigueur et une présence effrayante dans les mains. Je me sens dans les prises d'un statuaire, d'un médecin, d'un assassin, sous leurs actions brutales et précises et je me crois avec terreur tombée entre les serres d'un aigle intellectuel. Vous dirai-je toute ma pensée ? J'imagine qu'il ne sait pas exactement ce qu'il fait, ce qu'il pétrit.

Tout son être qui était concentré sur un certain lieu des frontières de conscience, vient de perdre son objet idéal, cet objet qui existe et qui n'existe pas car il ne tient qu'à un peu plus ou moins de contention. Ce n'était pas trop de toute l'énergie de tout un grand corps pour soutenir devant l'esprit l'instant de diamant qui est à la fois l'idée, la Chose, et le seuil et la fin. Eh bien, Monsieur, quand ce époux extraordinaire me capture et me maîtrise en quelque sorte, et m'imprime ses forces, j'ai l'impression que je suis substituée à cet objet de sa volonté qu'il vient de perdre. Je suis comme le jouet d'une connaissance musculeuse. Je vous le dis comme je puis. La vérité qu'il attendait a pris ma force et ma résistance vivante ; et par une transposition tout ineffable, ses volontés intérieures passent, se déchargent dans ses mains dures et déterminées. Ce sont des moments bien difficiles. Alors, que faire ! Je me réfugie dans mon cœur, où je l'aime comme je veux.

Quant à ses sentiments à mon égard, quant à l'opinion qu'il peut avoir de moi-même, ce sont choses que j'ignore, comme j'ignore de lui tout ce qui ne se voit ni ne s'entend. Je vous ai dit tout à l'heure mes suppositions ; mais je ne sa

véritablement en quelles pensées ou combinaisons il passe tant d'heures. Moi, je me tiens à la surface de la vie ; je m'abandonne au fil des jours. Je me dis que je suis servante de l'instant incompréhensible où mon mariage s'est décidé comme de son même. Instant peut-être adorable, peut-être surnaturel ?

Je ne puis pas dire que je sois aimée. Sachez que ce mot d'amour si incertain dans son sens ordinaire et qui hésite entre bien des images différentes, ne vaut plus rien du tout s'il s'agit des rapports du cœur de mon époux avec ma personne. C'est un trésor scellé que sa tête, et je ne sais s'il a un cœur. Sais-je jamais s'il me distingue s'il m'aime ou s'il m'étudie ? Ou s'il étudie au moyen de moi ? Vous comprendrez que je n'insiste pas sur ceci. En résumé, je me sens être dans ses mains, entre ses pensées, comme un objet qui tantôt lui est le plus familier, tantôt le plus étrange du monde, selon le genre de son regard variable qui s'y adapte.

Si j'osais vous communiquer ma fréquente impression, telle que je me la dis à moi-même, et que je l'ai souvent confiée à M. l'abbé Mosson, je vous dirais au figuré que je me sens vivre et me mouvoir dans la cage où l'esprit supérieur m'enferme, - par sa seule existence. Son esprit contient le mien, comme l'esprit de l'homme fait celui de l'enfant ou celui du chien. Entendez-moi, Monsieur. Parfois je circule dans notre maison ; je vais, je viens ; une idée de chanter me prend et s'élève ; je vole, en dansant de gaieté improvisée et de jeunesse inachevée, d'une chambre à l'autre. Mais si vive que je bondisse, je ne laisse jamais de ressentir l'empire de ce puissant absent, qui est là dans quelque fauteuil, et songe, et fume, et considère sa main dont il fait jouer lentement toutes les articulations. Jamais je ne me sens l'âme sans bornes. Mais environnée, mais enclose. Mon Dieu ! Que c'est difficile à expliquer ! Je ne veux point dire captive. Je suis libre, mais je suis classée.

Ce que nous avons de plus nôtre, de plus précieux est obscur à nous-mêmes, vous le savez bien. Il me semble que je perdrais l'être, si je me connaissais tout entière. Eh bien, je suis transparente pour quelqu'un, je suis vue et prévue, telle quelle, sans mystère, sans ombres, sans recours possible à mon propre inconnu, - à ma propre ignorance de moi-même !

Je suis une mouche qui s'agite et vivote dans l'univers d'un regard inébranlable et tantôt vue, tantôt non vue, mais jamais hors de vue. Je sais à toute minute que j'existe dans une attention toujours plus vaste et plus générale que toute ma vigilance, toujours plus prompte que mes soudaines et plus promptes idées. Mes plus grands mouvements de l'âme lui sont de petits événements insignifiants. Cependant j'ai mon infini... que je sens. Je ne puis pas ne pas reconnaître qu'il est contenu dans le sien, et je ne puis pas consentir qu'il le soit. C'est une chose inexprimable, Monsieur, que je puisse penser et agir absolument comme je veux.

sans jamais, jamais, pouvoir rien penser ni vouloir qui soit imprévu, qui soit important, qui soit inédit pour M. Teste !... Je vous assure qu'une sensation constante et si étrange donne des idées bien profondes... je puis dire que ma vie me présente à toute heure un modèle sensible de l'existence de l'homme dans la divine pensée. J'ai l'expérience personnelle d'être dans la sphère d'un être comme toutes les âmes sont dans l'Être.

Mais hélas ! cette même sensation d'une présence à laquelle on ne peut se soustraire et d'une si intime divination n'est pas sans m'induire quelquefois en de viles pensées. Je suis tentée. Je me dis que cet homme est peut-être réprouvé, que je m'expose grandement dans son voisinage, et que je vis sous les feuilles d'un mauvais arbre... Mais je m'aperçois presque aussitôt que ces réflexions spécieuses dissimulent elles-mêmes le péril contre quoi elles me conseillent de me mettre en garde. Je devine dans leurs replis une suggestion bien habile de rêver à une autre vie plus délicieuse, à d'autres hommes... Et je me fais horreur. Je reviens sur mon sort ; je sens qu'il est ce qu'il doit être ; je me dis que je veux mon sort, que je choisis de nouveau à chaque instant ; j'entends intérieurement la voix si nette et si profonde de M. Teste qui m'appelle... Mais si vous saviez de quels noms !

Il n'y a pas de femme au monde nommée comme moi. Vous savez quels noms ridicules échangent les amants : quelles appellations de chiens et de perruches sont les fruits naturels des intimités charnelles. Les paroles du cœur sont enfantines. Les voix de la chair sont élémentaires. M. Teste, d'ailleurs, pense que l'amour consiste à pouvoir être bêtes ensemble, – toute licence de niaiserie et de bestialité. Aussi m'appelle-t-il à sa façon. Il me désigne presque toujours selon ce qu'il veut de moi. Soit seul, le nom qu'il me donne me fait entendre d'un mot ce à quoi je m'attende, ce qu'il faut que je fasse. Quand ce n'est rien de particulier qu'il désire, il me dit l'Être, ou Chose. Et parfois il m'appelle Oasis, ce qui me plaît.

Mais il ne me dit jamais que je suis bête, – ce qui me touche bien profondément.

M. l'abbé qui a une grande et charitable curiosité de mon mari, et une sorte de pitoyable sympathie pour un esprit si séparé, me dit franchement que M. Teste lui inspire des sentiments bien difficiles à accorder entre eux. Il me disait l'autre jour : Les visages de Monsieur votre mari sont innombrables !

Il le trouve « un monstre d'isolement et de connaissance singulière », et l'explique, quoique à regret, par un orgueil de ces orgueils qui vous retranchent des vivants, et non seulement des actuels vivants, mais des vivants éternels ; – un orgueil qui serait tout abominable et quasi satanique, si cet orgueil n'était, dans cette âme trop exercée, tellement âprement tourné contre soi-même, et ne savait si exactement, que le mal, peut-être, en était comme énervé dans son

principe.

---

« Il s'abstrait affreusement du bien, me dit l'abbé, mais il s'abstrait heureusement du mal... Il y a en lui je ne sais quelle effrayante pureté, quel détachement, quelle force et quelle lumière incontestables, Je n'ai jamais observé une telle absence de troubles et de doutes dans une intelligence très profondément travaillée. Il est terriblement tranquille ! On ne peut lui attribuer aucun malaise de l'âme, aucune ombre intérieure, - et rien, d'ailleurs, qui dérive des instincts de crainte ou de convoitise... Mais rien qui s'oriente vers la Charité. »

« C'est une île déserte que son cœur... Toute l'étendue, toute l'énergie de son esprit l'environnent et le défendent ; ses profondeurs l'isolent et le gardent contre la vérité. Il se flatte qu'il y est bien seul... Patience, chère dame. Peut-être, certain jour trouvera-t-il quelque empreinte sur le sable... Quelle heureuse et sainte terre, quelle épouvante salutaire, quand il connaîtra, à ce pur vestige de la grâce, que son île est mystérieusement habitée !... »

Alors j'ai dit à M. l'abbé que mon mari me faisait penser bien souvent à un mystique sans Dieu...

- « Quelle lueur ! a dit l'abbé, - quelles lueurs, les femmes quelquefois tirent de la simplicité de leurs impressions et des incertitudes de leur langage !... »

Mais aussitôt, et à soi-même, il répliqua :

- « Mystique sans Dieu !... Lumineux non-sens !... Voilà qui est bientôt dit ! Fausse clarté... Un mystique sans Dieu, Madame, mais il n'est point de mouvement concevable qui n'ait sa direction et son sens, et qui n'aille enfin quelque part ! Mystique sans Dieu !... Pourquoi pas un Hippogriffe, un Centaure ! »

- « Pourquoi pas un Sphinx, Monsieur l'abbé ? »

Il est d'ailleurs chrétiennement reconnaissant à M. Teste de la liberté qui m'en a laissée de suivre ma foi et de me livrer à mes dévotions. J'ai toute licence d'aimer Dieu et de le servir, et je me puis partager très heureusement entre mon Seigneur et mon cher époux. M. Teste quelquefois me demande de lui parler de mon oraison, ou de lui expliquer aussi exactement que je le puisse comment je m'y mets, comment je m'y applique et m'y soutiens ; et il désire de savoir si je m'y abîme aussi véritablement que je le crois. Mais à peine j'ai commencé de chercher mes mots dans mon souvenir, il me devance, il s'interroge soi-même, et se mettra prodigieusement à ma place, il me dit sur ma propre prière de telles choses, il m'en donne de telles précisions qu'elles l'éclairent, la rejoignent en quelque sorte dans



---

sample content of Monsieur Teste

- [read online \*The Production of Difference: Race and the Management of Labor in U.S. History\* pdf, azw \(kindle\), epub, doc, mobi](#)
- [La Reprise pdf, azw \(kindle\), epub](#)
- [download Fodor's Napa & Sonoma \(2nd Edition\) \(In Focus\) here](#)
- [\*\*read Dispara, yo ya estoy muerto\*\*](#)
  
- <http://econtact.webschaefer.com/?books/Corrigan-Magic--Corrigan--Book-2-.pdf>
- <http://schrolf.de/books/La-Reprise.pdf>
- <http://test.markblaustein.com/library/The-Stories-Children-Tell--Making-Sense-Of-The-Narratives-Of-Childhood.pdf>
- <http://www.netc-bd.com/ebooks/Dispara--yo-ya-estoy-muerto.pdf>